

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 43

Artikel: Les trois citrons : [suite]
Autor: Laboulaye, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les fausses dents.

On raconte bien des mésaventures occasionnées par les fausses dents; mais nos lecteurs savent que la plupart de ces récits sont erronés. Cependant voici un fait qui a eu lieu en notre présence. C'était dans une soirée. On causait. Survient un monsieur à l'air respectable et froid. Comme toujours, les causeries s'arrêtent. Le monsieur se dirige vers la maîtresse de la maison, la salue, fait un signe de tête à quelques personnes de connaissance et s'assied. A peine s'est-il posé sur son fauteuil, qu'il jette un cri perçant et hondit sur ses pieds. On se lève, on s'empresse autour du malheureux, qui, portant ses mains aux basques de son habit, semblait indiquer que c'était de ce côté que venait la douleur. On l'interroge avec anxiété; mais lui, pour toute réponse, tire de sa poche..... quoi?..... son râtelier.

L'infortuné s'était mordu!

LES TROIS CITRONS.

A une lieue du château on trouva le vieux roi. Les récits merveilleux de son fils lui avaient tourné la tête. Malgré l'étiquette, il accourait pour admirer l'incomparable beauté de sa bru. Quand au lieu de la colombe qu'on lui avait promise, il aperçut une corneille: — *Per Baccho!* s'écria-t-il, ceci est trop fort. Je savais bien que mon fils était fou; on ne m'avait pas dit qu'il fut aveugle. Croit-on que je laisserai l'empire des Tours-Vermeilles, ce glorieux héritage de mes pères à des enfants moricauds? Je ne veux pas que cette guenon entre dans mon palais!

Le prince se jeta aux pieds de son père, et essaya de le fléchir. Le premier ministre, homme de grande expérience, démontra à son maître qu'à la cour, du soir au matin, le blanc devenait noir, le noir devenait blanc; on ne devait donc pas s'étonner d'une métamorphose toute naturelle et qui cesserait au premier jour. Enfin, le roi céda d'assez mauvaise grâce à cette singulière union. Tout le royaume apprit l'heureux choix du prince et le peuple fut invité à se réjouir. La noce fut retardée de huit jours. Il ne fallut pas moins pour les préparatifs de cette grande cérémonie. On mena la négresse dans de magnifiques appartements; des comtesses se disputaient l'honneur de l'aider dans sa toilette; on pavosa la ville et il n'y eut dans le royaume qu'un mot d'ordre: remercier le prince d'avoir choisi une femme si digne de lui.

La cuisine ne fut pas oubliée: trois cents marmitons, cent cuisiniers, cinquante maîtres d'hôtels se mirent à l'œuvre.

On tuait des petits cochons, on dépeçait des moutons, on lardait des chapons, on plumait des pigeons, on embrochait des dindons; c'était un massacre universel.

Au milieu de toute cette agitation, un beau ramier, aux ailes bleuâtres, vint se poser sur une fenêtre de la cuisine; d'une voix douce et plaintive il chantait en soupirant:

Rou-cou, rou-cou, rou-cou, chef de cuisine,
Dis-moi, que fait le prince avec sa Sarasine?

Le grand Bouchibus, chef de cuisine, était trop occupé pour faire attention à ce ramage. L'Africaine, qui ne dédaigna pas de descendre à la cuisine, entendit cette musique et ordonna à Bouchibus d'attraper le ramier, et d'en faire un hachis.

En un instant la pauvre bête fut immolée. Trois gouttes de sang tombèrent et trois jours plus tard il sortit de terre un beau pied de citron, qui grandit si vite qu'avant le soir il était en fleurs.

Le prince aperçut ce citronnier et fut vivement intrigué du récit que lui fit Bouchibus; aussi Carlino ordonna-t-il qu'on prit

le plus grand soin de cet arbre et que quiconque y toucherait serait puni de mort.

Le lendemain, à son réveil, Carlino courut au jardin. Il y avait trois citrons sur l'arbre, exactement pareils à ceux que la Parque avait donnés à notre aventurier. Carlino les cueillit et s'enferma dans ses appartements. D'une main émue il emplit d'eau une coupe d'or garnie de rubis, qui avait appartenu à sa mère, et ouvrit le couteau qui ne l'avait jamais quitté.

Il fendit le premier citron, la première fée sortit; Carlino la regarda à peine, et la laissa s'en voler; il en fut de même de la seconde, mais quand parut la troisième, le prince lui tendit aussitôt la coupe où elle but en souriant, plus belle et plus gracieuse que jamais.

Alors la fée conta au jeune prince tout ce qu'elle avait souffert de la méchante négresse; et Carlino, plein de fureur et plein de joie, se mit à crier, à maudire, à chanter, à pleurer. Il en fit tant et tant que le roi accourut. Ce fut son tour d'être fou; il se mit à danser la couronne en tête, et le sceptre à la main. Puis tout à coup il jeta sur sa bru un grand voile qui la couvrait de la tête aux pieds, et, la prenant par la main, il l'entraîna dans la salle à manger.

C'était l'heure de déjeuner; ministres et courtisans étaient rangés autour d'une longue table magnifiquement servie; on attendait l'entrée des princes pour s'asseoir. Le roi appela les convives l'un après l'autre; à mesure que chacun approchait de la fée, le monarque écartait le voile qui cachait ce soleil naissant, et demandait au nouveau venu: Que doit-on faire à qui a voulu étouffer cette merveille? Quelques-uns disaient que l'auteur d'un pareil crime méritait une cravate de chanvre, d'autres voulaient qu'on lui mit une pierre au cou en la jetant à l'eau. Lui couper la tête parut au vieux ministre une peine trop douce pour un pareil scélérat, il vota pour qu'on l'écorchât vif, et l'assistance applaudit à tant d'humanité. — Quand vint le tour de la négresse, elle approcha sans défiance, et ne reconnut pas la fée.

« Sire, dit-elle au roi, le monstre qui a pu affliger cette charmante personne mérite assurément d'être brûlé vif dans un four, et d'avoir ses cendres jetées aux vents.

— Tu l'es jugée toi-même, s'écria le roi des Tours-Vermeilles. Maudite, reconnais ta victime, et prépare-toi à mourir. Qu'on dresse un bûcher sur la grande place du château, je veux que mon bon peuple ait le plaisir de voir griller cette sorcière.

— Sire, dit la jeune fée, en prenant la main du roi, Votre Majesté ne me refusera pas un cadeau de noces.

— Non, certes, dit le vieux roi, demande-moi ce que tu voudras. Te fallût-il ma couronne, je serais trop heureux de te l'offrir.

— Sire, reprit la fée, accordez-moi la grâce de cette malheureuse.

— Ma fille, dit le roi, on voit bien que vous êtes fée; vous n'entendez rien à la justice humaine. Chez nous on ne corrige pas les méchants, on les tue; c'est plus tôt fait. Mais enfin, j'ai donné ma parole; apprivoisez ce serpent à vos risques et périls, je ne m'y oppose pas. »

La fée releva la négresse qui lui baisait les mains en pleurant; on se mit à table; le roi était si content, qu'il mangea comme quatre. Quant à Carlino, qui avait toujours les yeux fixés sur sa fiancée, il se coupa cinq ou six fois le pouce par distraction, ce qui chaque fois le mit dans la plus belle humeur. Tout est plaisir quand le cœur est charmé.

Lorsque le vieux roi mourut, comblé d'années et de gloire, Carlino et son aimable femme montèrent à leur tour sur le trône. Pendant un demi-siècle, si l'on en croit l'histoire, ils n'augmentèrent pas les impôts, et ne firent verser ni une goutte de sang ni une larme; aussi après plus de mille ans le bon peuple des Tours-Vermeilles soupire-t-il encore quand on lui parle de cet âge lointain.

EDOUARD LABOULAYE.

Pour la rédaction: H. RENOU. L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.